Platon

La théorie platonicienne des Idées

Michel Nodé-Langlois

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur https://philopsis.fr

Kant fait l'éloge de Platon dans la 1ère section de sa *Dialectique transcendantale* (PUF p.262-265). Il lui fait l'honneur d'avoir décelé le besoin inamissible qu'éprouve la raison de transcender l'expérience, et d'avoir le premier mis en valeur le rôle pratique de l'idée en tant qu'idéal moral. Ces deux thèses sont maintenues par l'idéalisme kantien (« transcendantal »), alors même qu'il récuse ce qu'il y avait à ses yeux de « dogmatique » dans le platonisme (« Platon fut, quoique sans faute de sa part (…), le père de toute extravagance en philosophie » - ***Sur un ton relevé nouvellement adopté en philosophie***, opuscule polémique de 1796).

En sens contraire, Platon est l'une des cibles privilégiées de Nietzsche, pour qui les idées platoniciennes constituent un « arrière-monde (*Hinterwelt*) », qui n'avait d'autre fonction que de dévaluer ontologiquement et moralement l'existence sensible. La version vulgaire de cette conception est le christianisme, « platonisme pour le peuple » (***Par-delà Bien et Mal***, Préface).

Dans le ***Crépuscule des Idoles***, Nietzsche interprète l'histoire de la philosophie comme le processus par lequel ce « monde vrai devint une fable », processus dans lequel il attribue à la critique kantienne un rôle décisif.

Platon fut-il l'idéaliste qu'on lui fait l'honneur ou qu'on l'accuse d'avoir été ? On peut se demander si le rejet nietzschéen ne dérive pas d'une compréhension réductrice du platonisme, et si Kant ne l'a pas rendu intenable en récusant son dogmatisme métaphysique.

Il est à cet égard remarquable que, dès l'Antiquité, la théorie des idées ait fait l'objet d'une controverse déterminante pour la suite de l'histoire de la philosophie. Cette controverse est à l'origine de la dissidence d'Aristote, mais elle a commencé à l'intérieur même de l'Académie, comme en témoignent les textes publiés dans lesquels Platon fait son autocritique, mais aussi les textes de la ***Métaphysique*** d'Aristote où celui-ci reprend des arguments de Platon tout en se désignant lui-même comme platonicien.

La divergence entre Aristote et les successeurs de Platon à l'Académie, accomplie avec la fondation du Lycée, manifeste un conflit d'interprétations de la théorie des idées, de telle sorte que l'on a par la suite identifié la doctrine de Platon avec celle de ses successeurs, alors qu'Aristote, qui se sentit chez lui à l'Académie jusqu'à la mort du maître, pensait sans doute avoir tiré les justes conséquences de son enseignement.

I. Sources et aspects de la théorie

A. L'héritage philosophique de Platon (Aristote, ***Métaphysique***, Livre 1, ch.6)

a. La source proche : Socrate

Sa rencontre a déterminé la vocation philosophique de Platon et sa renonciation à la dramaturgie.

Il y a un rapport évident entre la théorie des idées et l'interrogation socratique en vue de la recherche des définitions. La définition n'est rien d'autre que l'explicitation conceptuelle de l'essence d'une chose, c'est-à-dire ce qu'elle est en elle-même et qui la distingue spécifiquement du reste. C'est là très exactement ce que signifie l'*eïdos* ou l'*idéa*.

D'après Aristote, Socrate avait ramené l'interrogation philosophique de la physique à la morale. Platon s'est aperçu que la solution philosophique des problèmes moraux et politiques nécessiterait la constitution d'une ontologie et d'une physique, pour autant qu'il s'agit d'ordonner la conduite humaine à l'être et à la nature.

b. Les cibles de la critique platonicienne : mobilisme et sophistique

Platon a eu pour précepteur Cratyle, un héraclitéen maximaliste (voir : Aristote, ***Métaphysique***, 4, 5, 1010a 10 ss).

Dans le ***Théétète*** (152d-e), Platon désigne le mobilisme comme l'exact opposé de sa propre théorie : selon cette doctrine, « rien n'est un en soi et par soi (*hén mén auto kath'auto oudén estin*) », parce qu'« il n'y a rien qui jamais soit, mais toujours cela devient (*esti mén gar oudépot'oudén, aeï dé gignétaï*) ». La réfutation consiste à montrer entre autres (183a-b) que le mobilisme rend impossible l'énonciation d'une quelconque vérité, compromettant par là-même la sienne propre : « si tout se meut, toute réponse sur un sujet quelconque sera également juste, qu'on dise qu'il en est ainsi ou le contraire, ou, si l'on préfère, qu'il en va (*gignesthaï*) ainsi,

pour éviter de figer ce dont nous parlons ». Aristote reprendra et développera la critique en ***Métaphysique***, 4, 5.

Dans le même dialogue, Platon associe étroitement le mobilisme héraclitéen et le relativisme de Protagoras (152e), résumé dans la célèbre formule selon laquelle « l'homme est la mesure de toutes choses » (152a). Platon conçoit un relativisme des « délicats (*kompsoteroï*) » (156a), qui est comme une synthèse des deux doctrines moyennant une interprétation mobiliste de la sensation. Il conclut en 160d-e que reviennent au même le mobilisme « d'Homère, Héraclite, et toute la tribu qui les suit », la formule de Protagoras, et l'identification posée par Théétète de la science avec la sensation.

La réfutation du relativisme consiste dans son autoréfutation : on montre par le raisonnement que cette position implique la vérité de son opposée, autrement dit qu'il est impossible de réduire la science à l'opinion, et qu'il y a là un type de vérité inaccessible à la sensation et indépendante d'elle. C'est la découverte de l'intellect en tant que faculté de connaître irréductible à la sensibilité.

L'affirmation de la réalité des « formes » est le moyen de sortir des impasses du relativisme et du mobilisme.

c. Le « père » : Parménide

Le ***Théétète*** le cite (152e) comme le seul qui n'ait pas partagé les thèses mobilistes, et renvoie à plus tard l'examen de ses thèses (183e), parce qu'il pose des problèmes dialectiques plus redoutables encore que les doctrines précédentes. Cet examen sera conduit dans le ***Parménide*** et le ***Sophiste***, où Platon désignera Parménide comme son père en s'avouant contraint au parricide (241d).

La découverte parménidienne tient dans l'affirmation, pour la première fois portée à la parole, que « l'être », ou, si l'on préfère, « l'étant (*to on*) » – ce qui est – « est (*emménaï*) » (Parménide, ***Poème***, fgt 8 DK). Heidegger pouvait encore considérer cette proposition comme « la merveille des merveilles », parce qu'il s'agit tout à la fois de la plus grande des banalités, et de la cause originelle de l'émerveillement qui a éveillé la philosophie à elle-même. Et à vrai dire l'on peut s'étonner qu'il ait fallu attendre Parménide pour la formuler, mais c'est là un fait.

Platon y trouvait d'abord l'affirmation que la pensée ne peut entrer dans la vérité qu'à la condition de reconnaître l'être et de s'y conformer, en commençant par la position de l'être en tant que tel. Le principe de toute vérité, donc de la philosophie, c'est l'indépendance de ce qui est par rapport à l'opinion, éventuellement erronée, qu'on en a.

La thèse parménidienne, comme toutes les évidences, avait quelque chose d'éblouissant en ce qu'elle se prêtait, sans le laisser voir d'emblée, à deux interprétations.

À s'en tenir au poème, Parménide semble bien avoir retenu l'interprétation qu'on peut appeler *identitaire*, parce qu'elle voit dans la thèse l'affirmation que être, c'est être et demeurer identique à soi. Parmi les conséquence que Parménide tire de son principe, il y a l'exclusion de la multiplicité et du changement, pour autant qu'ils impliquent des différenciations qui sont autant de non-êtres, auxquels il faudrait, contradictoirement, attribuer l'être si l'on admettait leur réalité au lieu d'y voir de simples apparences. La proposition immédiatement corrélative à l'affirmation de l'être est en effet que « le non-être n'est pas ». Dès lors, si l'être est, les êtres ne sont pas, et l'être ne peut être tantôt ceci tantôt cela.

Gorgias faisait pourtant remarquer (***Du Non-Être ou de la Nature***, § 67, fgt B3 DK) que l'interprétation de l'être comme identité à soi conduisait inévitablement à l'attribuer au non-être, puisque de celui-ci il n'est pas difficile de dire qu'il « est non-être » (Aristote, ***Métaphysique***, Livre 4, ch. 2, 1003b 10), et qu'en ce sens il est tout autant que l'être. Cette critique interne de

l'ontologie parménidienne conduisait logiquement à donner de son principe une interprétation *existentielle*, et à y subordonner la dimension identitaire, bref à distinguer la position absolue de l'être et l'énonciation de l'essence qui fait qu'une chose est telle ou telle : c'est dans cette voie que s'engagera l'aristotélisme.

L'invention de la théorie des idées peut apparaître comme une phase transitoire de ce premier développement de l'ontologie.

Elle en retient manifestement l'interprétation identitaire, puisqu'elle voit dans l'identité à soi de la chose ce par quoi celle-ci est en soi indépendante de la variabilité et de la diversité des opinions, et par quoi elle peut en conséquence être le point d'ancrage de la vérité à son sujet. La théorie des idées ne va pas sans une méfiance à l'égard de la variabilité du sensible, ce qui est un héritage évidemment parménidien.

D'un autre côté, Platon n'en reste pas à la simple position de l'être comme tel. Car si l'idée constitue l'identité de chaque chose, et ce en quoi celle-ci *est*, les idées n'en constituent pas moins une multiplicité : il y a plusieurs idées qui ont toutes un titre égal à se voir attribuer l'être, et à fonder la vérité du discours.

La théorie platonicienne était donc une mise en tension de l'ontologie parménidienne, alors même qu'elle en retenait l'élément le plus essentiel.

Michel Nodé-Langlois © philopsis